

<http://www.algerienews.info/le-panafricanisme-est-un-tremplin-vers-leffacement-des-identites-ethniques-suite-et-fin/>



Dans la 1re partie de cette interview (voir notre édition de jeudi), le politologue, anthropologue, universitaire et militant panafricain Aziz Salmone Fall tentait d'esquisser les contours d'une africanité à venir, tant du point de vue politique que socioculturel. Créateur du Grila (Groupe de recherche et d'initiative pour la libération de l'Afrique), ce farouche anti-impérialiste participait au colloque international sur «L'Afrique aujourd'hui et Fanon», tenu à Alger du 1er au 3 juin derniers.

Dans cette deuxième partie, notre interlocuteur s'étend sur les perspectives internationalistes d'un panafricanisme inscrit non pas dans le folklore ou le renfermement identitaire, mais dans une libération intellectuelle, économique et politique, permettant d'aller vers ce qu'il appelle l'humanité unie.

Entretien réalisé par Sarah Haidar

Algérie News : La façon dont vous présentez le projet d'une unité culturelle africaine, nous paraît non seulement comme une utopie mais elle fait penser à ce qui s'est produit dans d'autres Etats au lendemain de la libération, à l'instar de l'Algérie où l'homogénéisation culturelle (arabité et islam) était synonyme de minoration de cultures locales. Qu'en serait-il alors pour l'Afrique ?

Aziz S. Fall : C'est ce que j'explique justement : la cristallisation de l'Etat-Nation avec la croyance qu'on a besoin d'une culture homogène. Le cas de l'Algérie est le meilleur exemple : on a choisi deux segments qui sont l'arabité et l'islam pour homogénéiser et créer la culture algérienne. Du fait que l'amazighité était là bien avant ces deux segments, et du fait que la participation à l'édifice algérien de l'amazighité, on a considéré qu'on pouvait faire le pas. Il faut dire que c'était une

période où le panarabisme, l'idée d'un espace panarabe qui s'étend jusqu'au Moyen-Orient ou celle d'un Maghreb uni, était une idée dominante dans la classe bourgeoise nationale en devenir. Mais il ne faut pas confondre ce que j'essaie d'expliquer et c'est justement là l'utopie. Elle est réalisable dans la mesure où le jour où on comprend que seule la défense de l'édifice commun va préserver les minorités. Celles-ci ont une raison d'exister parce que l'espace englobant est à l'image d'une pyramide : le sommet ne tient que parce que le socle est solide. Le socle, ici, c'est la richesse de la diversité. En ce qui concerne ces diversités multiformes, il nous faut définir quel choix faire entre le caléidoscope et la mosaïque. La diversité des palettes n'est pas la simple restauration folklorique, mais c'est de dire que nous sommes un ensemble dans la force et la richesse de la palette... Si vous enlevez une de ses composantes, donc si vous ôtez l'amazighité par exemple, c'est clair que la palette des possibles se restreint. Je dis exactement le contraire : atteindre l'africanité, c'est avoir toutes les couleurs du tabloïd et que l'africanité soit définie par toutes ces couleurs.

Qu'en est-il de cette langue africaine unie que vous préconisez de choisir arbitrairement ?

Cette langue unificatrice unit en irradiant et en permettant des ponts entre les différentes autres langues. Le swahili, par exemple, a l'avantage d'avoir des langues de type sémitique, bantou et asiatique qui se cristallisent et qui, de toute façon, ne sont pas parlées par les autres. En ce moment, nous parlons français ! Il n'y a absolument rien dans l'édifice culturel africain qui se prête au français. Pourtant, ça nous a pris moins de quatre-vingt ans pour que l'essentiel des francophones puissent parler entre eux, sur la base d'un artifice qui ne l'est pas. Par exemple, depuis quelque temps, j'ai découvert la dextérité et la plasticité de la langue allemande qui me rebutait auparavant ! Je parle aussi l'anglais couramment. Cette fascination vient du fait que leur rationalité me semble plus accessible parce que mon schème de pensée a été configuré par la rationalité des langues euro-centrées. Or, s'il était construit à partir d'une plasticité linguistique africaine, je suis déjà arrimé comme ambassadeur des différentes palettes. Quand j'écoute un bamiléké, un yorouba ou un zoulou, je vois les parentés linguistiques des langues africaines qui partent d'un même rameau et qui se diversifient. Une fois que vous comprenez cette parenté, vous comprendrez la parenté culturelle. L'ensemble homogénéisant, c'est comme écouter un orchestre philharmonique où les différents instruments dont vous distinguez les sonorités forment un tout. Cette harmonie fonctionne parce qu'il y a un agencement où tout le monde joue selon ses partitions. C'est ce que j'appelle l'Africanité. C'est une utopie réalisable qui reste à écrire. Voyez l'exemple de l'Europe qui, de loin, est moins homogène que nous n'avons réussi à s'unir. J'espère que les Africains auront l'intelligence de comprendre que cette mondialisation veut l'Afrique sans les Africains, l'Afrique des ressources et des matières premières ; qu'elle se fout de notre condition humaine

et que c'est à nous de défendre notre particularité, nos ressources humaines d'abord et matérielles.

Pour définir l'origine de cette dispersion et dépersonnalisation de l'Afrique, on pointe souvent du doigt le colonialisme. Or, lorsqu'on voit par exemple que le Coran n'est pas traduit en wolof au Sénégal, on peut penser que l'arrivée de l'Islam en Afrique (avec ses éléments culturels parfaitement étrangers au continent) y est également pour quelque chose... Qu'en pensez-vous ?

Là, je dois dire que vous touchez une question beaucoup plus sensible. Si je prends l'exemple de l'Iran, les traductions coraniques en persan ne sont pas très nombreuses. Nous ne sommes donc pas une particularité. Ceci est plutôt inhérent à la nature même de l'Islam qui considère que le texte saint ne doit pas être modifié (on peut faire un long débat sur la réforme de l'Islam, mais là n'est pas le propos de notre entretien). Je me souviens d'une scène très intéressante : adolescent, je priais avec un ami sénégalais qui psalmodiait ses sourates en français. Il m'apprendra qu'il a appris le Coran en français... Certes, il n'y a rien qui interdit la traduction mais il n'y a rien qui l'autorise non plus dans les Textes (Coran et hadiths). Toujours est-il que, foncièrement, l'essentiel des musulmans ne comprennent pas forcément le Coran car ce n'est pas le fait de comprendre l'arabe qui vous fait comprendre le Livre Saint ! Mais il est clair que les 90% des zones qui ont été islamisées et dont l'arabe n'est pas la langue vernaculaire, c'est un gouffre abyssal que de faire l'effort de comprendre le Coran. Je crois que cela est beaucoup plus constitutif de l'intention, dans l'Islam même d'accepter la réforme, incluant celle de la question linguistique mais aussi d'une forme d'hégémonie arabe sur le Coran qui pose cette interrogation : dans quelle langue cette religion doit être maintenue. C'est une sorte de monopole de la langue qui a une forme d'hermétisme. Sauf que les Africains subsahariens ont développé un syncrétisme : les confréries religieuses, surtout dans le cas du Sénégal, sont très fortes et ont su elles-mêmes développer des formes d'Islam noir très particulières qui rendent pratiquement facultative la compréhension du Texte. Ce que les gens ne savent pas, c'est que, par exemple, les paysans sénégalais islamisés écrivent en wolof avec l'alphabet arabe ; ce qui leur permet des raccourcis anthologiques de réappropriation de la religion. Voyez le Mouridisme (confrérie religieuse sénégalaise fondée par Ahmadou Bamba, ndlr), qui est carrément un dissident de l'Islam même si on ne veut pas le reconnaître. Ce sont des formes hybrides de l'Islam qui sont parfois complètement en contradiction avec l'esprit théologique : la façon par laquelle leurs saints sont sanctifiés contredit, par exemple, la sainte sentence « Il n'y a de prophète que Mohammad »... Donc, on voit bien qu'il y a ici un élément culturel fascinant. Je ne crois pas que le problème de la traduction soit aussi crucial... Les catholiques ont très vite compris l'avantage qu'il y avait de ne plus faire les choses en latin. Leur préoccupation était de savoir comment aller

diffuser de façon universelle le message chrétien si on levait la sacralité du latin. Certaines églises estiment qu'il faut continuer à faire la messe en latin ; elles sont considérées comme dissidentes du Vatican alors qu'en vérité, elles sont les gardiennes de l'orthodoxie catholique. Enfin, ces questions-là sont éminemment politiques même si elles relèvent du domaine du religieux ; mais, par à-coups, elles deviennent culturelles. D'après moi, il s'agit d'un déplacement des problèmes.

Pour revenir à la production culturelle, l'introspection que font certains écrivains ou artistes dans le sillage de « la négritude » (entre autres) fait penser davantage à une utilisation de la culture africaine selon les schémas voulus par l'Occident. De l'autre côté, certains préconisent la modernité et l'universalisme qui risquent cependant d'engloutir les cultures originelles. Comment trouver l'alchimie entre cette authenticité radicale et cette modernité menaçante ?

Je pense que c'est un problème d'interprétation. Dans une ère où on nous dit qu'on est postmoderne, j'estime que, pour nous, la modernité est encore devant, qu'elle n'a pas été atteinte. D'autre part, elle a été légèrement touchée par les Lumières où l'on a eu une cristallisation dans le foyer indo-européen, anglo-saxon et du giron latin. Mais c'est encore une forme d'eurocentrisme. Les éléments de la modernité existent déjà dans l'antiquité : la construction des pyramides avec leurs petits corridors qui permettent d'aller vers l'étoile Sirius et Orient, les calculs astronomiques que ça suppose, les chemins d'architecture toujours inégalés à l'ère du XXe siècle. Tout cela me fait rire de la prétention et de l'arrogance que nous aurions, par nos technologies, de définir la modernité. Il y aurait un cataclysme aujourd'hui et qu'on réunirait cent personnes des plus érudites au monde, elles seraient incapables de faire du feu avec deux silex ! Pour moi, toutes ces questions-là sont pratiquement risibles parce que c'est un problème de temporalité : je ne crois pas que nous sommes dans une ère postmoderne ; je crois que la modernité est à venir. Avec cette posture d'humilité, tout devient différent ; d'une part parce que la quête de cette modernité doit être basée sur des valeurs qui permettent à l'humain de s'épanouir et que dans cet épanouissement, la culture fait partie de ce segment de façon intégrale ; les ambassadeurs de cette culture, ceux qui en ont fait un moyen de vie ou d'expression, ne peuvent pas censurer ni créer une culture pour l'Autre. L'africanité, définie dans les productions à consommation européenne (cinéma, la façon d'écrire, etc.), desservit nos causes car ils ont créé des formes culturelles hybrides pour la consommation des pôles d'archipels de prospérité, pour l'Occident, pour le regard qu'il se fait sur la culture africaine. Nous perdons donc une authenticité et nous en créons une aux besoins de la société de consommation occidentale qui a créé effectivement un cinéma africain, une culture du livre africain, etc. Ce qui fait qu'aujourd'hui, un écrivain africain est considéré non pas comme un écrivain tout court mais comme un écrivain « africain » parce que s'il n'écrit pas « comme un Africain » ou selon l'idée qu'on se fait de l'écriture

africaine, il ne le serait pas ! Ce sont là des déformations de l'orientalisme et de l'africanisme ; des avatars persistants de la colonisation. Personnellement, je me sens complètement au-delà de ces histoires, je transcende cela allègrement parce que je suis dans une autre culture et elle est internationaliste, où justement, comme je le défends, il existe une africanité que beaucoup d'Africains comprennent, dans laquelle je vis, que je porte avec moi où que sois. Je la considère comme un segment de légère particularité qui me permet de dire ce qu'est un être neuf. Je suis issu de souches différentes (sénégaléo-égyptien, ndlr), je sais que l'être humain est le produit de métissages, que la culture est un métissage et je refuse donc de me faire cloisonner. Cela peut paraître paradoxal parce que, d'un côté, je défends le panafricanisme et de l'autre, je défends l'existence d'une humanité internationaliste. Autrement dit : je crois que le panafricanisme n'est qu'un tremplin vers l'effacement de nos identités ethniques et particulières pour la construction d'une civilisation nouvelle. Là, on parle vraiment d'utopie ! Si l'humanité survit sur plusieurs siècles, va-t-on aller vers des sociétés humaines ? Quand je regarde mes enfants, issus d'une union avec une Irlandaise, qui ont beaucoup plus de roux dans les cheveux que de souche négroïde, je me demande si, dans le cas où ils s'uniront avec une Japonaise ou une Latino-américaine, ils garderont un élément d'africanité dans leurs arrières-arrières-petits-enfants... Je n'en sais rien. Est-ce que ce serait bien ? Je dis oui, puisque s'il n'y avait pas eu cela, nous n'aurions pas eu la diversité de palettes phénotypiques qu'a l'humanité. Pour moi, c'est un plus que les cultures se mélangent et créent des pigments que l'imaginaire lui-même ne pouvait pas permettre, des formes d'hybridité absolument extraordinaires permettant de faire des interprétations et des réinterprétations qui font que l'humain devient une personnalité qui va en grandissant parce qu'il considère qu'il n'est pas seul sur terre. S'il comprend cela et qu'il respecte l'Autre, nous serions dans cette société utopique réalisable, possible, qui soit écologiquement durable, qui accepte un développement équilibré différent et qui, à ce moment-là, va pouvoir lire un ouvrage d'un écrivain japonais sans dire que c'est un écrit japonais. Malheureusement, on ne va pas vers ça, mais vers une culture homogénéisante, sur le modèle américain : je vis souvent en Amérique et je vois ce que cela provoque comme déshumanisation et déculturation. L'humanité doit apprendre à s'acculturer : faire de savants dosages pour préserver la diversité des palettes et dont le calibrage reste ouvert... Quand on aura accepté de ne plus créer des hiérarchies entre humains ou entre des cultures ; quand on aura compris que cela fait partie du patrimoine de l'humanité ; quand on aura eu une culture qui va pouvoir préserver le « commun » dans une perspective internationaliste de la valeur d'usage (comme valeur d'échange)... à ce moment là, l'être humain sera réconcilié avec lui-même et pourra sauver la planète. Mais, aujourd'hui, nous allons vers le contraire : nous marchandons tout (il ne reste pratiquement plus rien qui ne l'est pas), nous ne comprenons plus la valeur d'usage et surtout, la fragilité de l'humain. C'est pour cela qu'il y a un malaise, des gens comme nous qui vivent la

marginalité dans l'univers comme une forme de cri de désespoir. Je prêche dans le désert mais je sais que je ne suis pas seul, qu'on est beaucoup plus nombreux...